

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[37. Val-Richer, Vendredi 15 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **37. Val-Richer, Vendredi 15 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Russie\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

### **Relations entre les lettres**

**Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)**

[41. Paris, Lundi 18 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### **Présentation**

Date1837-09-15

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitQu'Adam dut avoir de peine à s'accoutumer à vivre hors du Paradis !

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°72/100-101

# Information générales

LangueFrançais

Cote

- 144-145, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/55-64

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°37 Vendredi 15 4 heures

Qu'Adam dut avoir de peine à s'accoutumer, à vivre hors du Paradis ! Là, il ne pensait qu'à jouir de la vie. Il n'y pensait même pas. La vie était pour lui parfaitement pleine, et légère, douce et animée. Pas un moment séparé d'Eve. Punit de solitude et toujours seule. Des entretiens charmants, des silences charmants. Un amour serein comme le ciel, chaud comme le soleil, inaltérable et inépuisable. La prière pour repos, comme l'amour pour bonheur. Tout le jour, tous les jours passés à goûter, avec Elle, les dons de Dieu, à remercier, avec Elle, Dieu de ses dons. Quand on a connu un état si beau, comment en supporter un autre ? Pauvre Adam ? Il n'est pas besoin de l'avoir connu ; c'est assez de l'avoir entrevu. Je ne suis pas de ceux, vous le savez qui méprisent la vie réelle et croient qu'il n'y a de vrai bonheur, que dans les rêves de l'imagination. Une heure de bonheur réel, et il y a de telles heures, vaut mille fois mieux que les plus beaux rêves de l'imagination la plus divine. Mais le bonheur se montre en passant ; c'est là son vice. Et quand il s'est montré, quand il s'est laissé saisir un moment, c'est alors que l'imagination est toute puissante à nous enchanter de l'image de sa durée, à le rappeler, à le retenir devant notre âme sous toutes ses formes, avec toutes ses joies, grandes, petites, sérieuses, gaies, innombrables, infinies. Voilà le rêve légitime, le rêve irrésistible Madame. Je pourrais passer des journées des années à m'y livrer, à me figurer, à goûter en idée tous les ravissements d'une vie qui serait tout entière ce qu'a été un jour, une heure. Rien n'égale alors l'allégresse la fertilité de ma pensée. Le monde avec tous ses intérêts la destinée humaine avec toutes ses chances, comparaissent devant moi. J'aborde toutes les situations, toutes les suppositions. Je deviens Roi, obscur, riche, pauvre, puissant, proscrit. Je travaille sans relâche ; la goutte me cloue oisif, sur mon fauteuil. Je mets mon bonheur aux prises avec les fortunes les plus diverses, favorables ou contraires. Et je le contemple avec délice toujours le même au sein de tant de vicissitudes supérieures à tous les triomphes, à toutes les épreuves répandant tantôt son charme sur les plus frivoles incidents. tantôt son baume sur les plus cruelles blessures. Et je contemple avec plus de délice encore la créature, à qui je le dois et mon cœur se gonfle de reconnaissance au moins autant que de plaisir. Et j'ai beaucoup de peine à revenir à moi, à me persuader que tout cela, n'est qu'un rêve ; car en vérité ce bonheur là est si conforme, à ma nature, j'y espère avec tant d'ardeur, je me sens tant de puissance pour en jouir, qu'il me faut tout ce que j'ai dans l'âme de raison et de fermeté pour me résigner à ne le connaître que par des apparitions, et à l'entrevoir sans le posséder ! Je ne rêve que pour vous Madame. Je vous conte mes rêves comme toute chose mais à vous seule. Si le monde s'en

doutait, il me croirait fou, et ne voudrait plus jamais me confier ses affaires. J'ai pourtant bien raison, et le monde a bien tort quand il ne croit ses affaires bien faites que par ceux qui ne se soucient pas d'autre chose. Je connais les plus habiles en ce genre. Leur habilité est si courte, si légère, elle oublie et laisse en souffrance tant d'instincts puissants, tant de grands intérêts de la nature humaine qu'en vérité, si le monde n'était pas aujourd'hui bien petit d'esprit et de cœur il ne s'en contenterait pas.

Samedi 8 heures

Je suis très fâché du redoublement de froideur dont vous me parlez ; mais je n'en saurais craindre rien de grave. A moins qu'on ne veuille la guerre chez vous ce que je ne crois pas, nous n'aurons point de guerre. Si nous étions très voisins, si nos toits se touchaient, je ne serais pas si sûr de mon fait. Entre un Prince qui fait ce qu'il veut et un peuple qui dit ce qu'il veut, une parole peut amener bien vite un coup de canon. Mais à la distance où nous sommes avec de si épais matelas entre nous, il faut, pour que la guerre commence, ou la folie et la puissance de Napoléon ou de bons et solides motifs. Ni l'une ni l'autre cause n'existe et n'existera de longtemps. Je comprends toutes les préventions, toutes les humeurs. Ce que je ne comprends pas, c'est que lorsqu'on est placé si haut lorsqu'on voit par conséquent, si loin on accorde aux préventions et aux humeurs un tel empire. L'Empereur ne peut avoir que deux pensées politiques, la lutte contre l'esprit révolutionnaire et la grandeur de la Russie. Pour la première, la Russie comme toute l'Europe a besoin, absolument besoin de la France. La France aujourd'hui peut lutter avec plus de crédit et de succès que personne contre l'esprit révolutionnaire, elle l'a éprouvé jusqu'au bout ; elle n'a plus rien à en apprendre et plus rien à en attendre. Mal conseillé, à tout risque elle pourrait le déchaîner encore ; elle sait mieux que tout autre comment on peut le réprimer. Je dis le réprimer, non seulement matériellement, dans les rues, pour un jour, mais moralement dans les esprits, pour l'avenir. L'Europe orientale qui redoute et combat ce mal avec tant d'ardeur ne sait pas Elle même à quel point il est profond, général, là où il se cache comme là où il éclate, et combien notre concours, notre concours sincère et prudent est indispensable pour le guérir partout. Et je n'hésite pas à dire que la France a déjà donné à cet égard, des preuves de savoir faire comme de bon vouloir ; et elle en donnerait bien davantage, si elle recueillait partout, le juste fruit de sa résistance.

Quant à l'avenir diplomatique et territorial de l'Europe, je n'en sais rien, personne n'en sait rien. Je n'y pense pas, personne n'y peut penser activement aujourd'hui. Mais il est évident que des Puissances européennes la France est celle dont les intérêts permanents, les désirs possibles sont le moins opposés, le plus aisément conciliables avec les intérêts et les désirs Russes. Il n'y a point là, dans l'état actuel de l'Europe, de quoi fonder dès aujourd'hui, et pour le présent, un système une politique. Il y a à coup sur motif puissant, motif de rester en mesure pour l'avenir. Rester en mesure, se trouver toujours libre, toujours prêt, ne pas se créer soi-même et d'avance, des embarras, des obstacles, c'est je crois, la première sagesse celle dont on recueille le plus sûrement les fruits, que tôt ou tard on regrette le plus d'avoir oubliée, celle qui convient surtout à un gouvernement qui se vante et avec raison de la persévérance et de l'esprit de suite qu'il apporte dans ses desseins. Voilà de bien sages paroles n'est-ce pas ? Ce n'est pas sur celles-là que je veux rester avec vous. J'attends votre lettre dans deux heures. Je ne vous dirai adieu qu'alors.

10 h. 1/2 Ah, remplissez quatre pages d'Adieu ; il n'y en aura jamais autant que j'en

veux. Et vous avez bien raison. Vos paroles valent mille fois mieux que tous mes raisonnements. Mais aussi je m'ennuie infiniment de mes raisonnements. Je les prends quand je n'ose pas me livrer à autre chose. Adieu, adieu. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 37. Val-Richer, Vendredi 15 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-09-15.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 24/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/946>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur144-145

Date précise de la lettreVendredi 15 septembre 1837

Heure4 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

N° 12

d'acier dont  
 de son de  
 chez vous  
 de quatre.  
 touchaient  
 un homme  
 et ce qu'il  
 coup de  
 une avec de  
 que la  
 un de  
 et dans un  
 temps de  
 harmonie, le  
 est placé  
 ou  
 tel empire  
 politiques,  
 la grandeur  
 le, comme  
 de la France  
 de crédit  
 révolutionnaire,  
 rien à  
 . Mat  
 de chaînes

L'Adam fut avois de peine  
 à s'accoutumer à vivre hors du Paradis ! Là, il  
 ne pensait qu'à jouir de la vie. Il n'y pensait même  
 pas. La vie était pour lui parfaitement pleine et  
 légère, douce et saine. Par un moment séparé  
 d' Eve, Point de solitude et toujours seuls. Des  
 entretiens charmants, des silences charmants. Un  
 amour divin comme le ciel, chaud comme le soleil,  
 inaltérable et impérissable. La prière pour repas  
 comme l'amour pour bonheur. Tout le jour, tous  
 les jours passés à goûter, avec elle, le don de  
 Dieu, à remercier, avec elle, Dieu de ses dons.  
 Quand on a connu un état si beau, comment en  
 supporter un autre ? Pauvre Adam !

Il n'est pas besoin de l'avoir connu ; c'est assez  
 de l'avoir entrevu. Je me suis par de ceuz, sans  
 le savoir, qui méprisent la vie réelle et croient  
 qu'il n'y a de vrai bonheur que dans les rêves de  
 l'imagination. Un heur de bonheur réel, et il y  
 a de telles heures, vaut mille fois mieux que les  
 plus beaux rêves de l'imagination la plus divine.  
 Mais le bonheur se montre en passant ; c'est là

son vice. Et quand il fut montré, quand il fut baillé  
sortis un moment, c'est alors que l'imagination est  
toute puissante à nous enchanter de l'image de sa  
belle, à le rappeler, à le retenir devant notre  
âme sous toutes ses formes, avec toutes ses joies,  
grandes, petites, sévères, qu'on, innombrables,  
infinies. Voilà le vice légitime, le vice  
indivisible, Madame. Je pourrais passer des  
journées, des années à me livrer, à me figurer,  
à goûter ~~le~~ de tous les ravissements d'une  
vie qui serait tout entière ce qu'a été un jour,  
une heure, bien négligé alors l'allégresse, la  
fertilité de ma pensée. Le monde avec toutes ses  
intimités, la destinée humaine avec toutes ses  
chances, comparaisaient devant moi. J'absorbais  
toutes les situations, toutes les suppositions.  
Je deviens Roi, obscur, riche, pauvre, puissant,  
provoqué. Je travaille et me relâche; la goutte  
me tient assis sur mon fauteuil. Je mets mon  
bonheur aux prises avec la fortune, le plus  
diverses, favorable ou contraire. Et je le  
contemple avec délice toujours le même au  
sein de tant de vicissitudes, supérieur à tous  
les triomphes, à toutes les épreuves, rependant  
tantôt du charme du plus favorable incident,

tantôt son charme  
je contemple avec  
à qui je le dois  
reconnaissance au  
j'ai beaucoup de  
persuadés que le  
vérité et bonheur  
nature, j'y aspi  
sans tant de pu  
faire tout ce que  
de fermets pour  
que par ses ap  
passées!

Je ne suis q  
cont. mes sœurs,  
Stèle. Si le monde  
et ne voudrait pt  
J'ai pourtant be  
tout quand il n  
par ceux qui n  
Je connais le p  
habit. est si ce  
C'est en souf  
tant de grands  
quel vérité, si le  
bien petit d'espri  
pas.

il s'est brisé tantôt son bras sur les plus cruelles blessures. Et  
l'émotion est je contemple avec plus de délice encore la créature  
l'image de sa à qui je le dois, et mon cœur se gonfle de  
avant notre reconnaissance au moins autant que de plaisir. Et  
de joie; j'ai beaucoup de peine à revenir à moi, à me  
semblable persuader que tout cela n'est qu'un rêve; car en  
réelle vérité le bonheur lui est si conforme à ma  
mon des nature, j'y aspire avec tant d'ardeur, je me  
de figures, sou tant de puissance pour en jouir, qu'il me  
d'images fait tout ce que j'ai dans l'âme de raison et  
un jour de fermeté pour me résigner à ne le connaître  
me la que par des apparitions, et à l'entrevoir sans le  
sur tous les posséder!

Et ce rêve que pour vous, Madame. Je vous  
l'absolue tout me sècle, comme toute chose, mais à vous  
position. seule. Si le monde lui eût été, il me traitait fou,  
puissant, et ne voudrait plus jamais me confier les affaires.  
la gentille J'ai pourtant bien raison, et le monde a bien  
l'âme mon tort quand il ne voit des affaires bien faites que  
le plus par ceux qui n'en sont soucieux par d'autre chose.  
Et je le Je connais le plus habiles en ce genre. Leur  
même au habileté est si coquette, si légère, elle oublie et  
l'âme à tous laisse en souffrance tant d'instincts puissants,  
repandant tant de grands intérêts de la nature humaine  
gros incidents, qu'en vérité, si le monde n'était pas aujourd'hui  
pas, bien petit d'esprit et de cœur, il ne l'en contenterait

Je suis très fâché de redoublement de froideur dont vous me parlez; mais je n'en saurais entendre rien de grave. Il m'importe qu'on ne veuille la guerre chez vous, la que je ne crois pas, nous n'aurons point de guerre. Si nous étions très voisins, et nos lois se touchaient, je ne serais pas si sûr de mon fait. Entre un Prince qui fait ce qu'il veut et un peuple qui dit ce qu'il veut, une parole peut amener bien vite un coup de canon. Mais à la distance où nous sommes, avec de si épais matelots entre nous il faut, pour que la guerre commence, en la plus et la puissance de Napoléon, un de nous se blesser mutuellement. De l'une ni l'autre cause n'existe et n'existera de longtemps. Je comprends toutes les préventions, toutes les humeurs, ce que je ne comprends pas, c'est que l'Europe est placée si haut, lorsqu'on voit par conséquent si loin ou si près des préventions et des humeurs un tel empire. L'empereur ne peut avoir que deux pensées politiques, la lutte contre l'esprit révolutionnaire et la grandeur de la Russie. Pour la première, la Russie, comme toute l'Europe, a besoin, absolument besoin de la France. La France aujourd'hui peut lutter, avec plus de crédit et de succès que personne, contre l'esprit révolutionnaire; elle l'a éprouvé jusqu'au bout, elle n'a plus rien à en apprendre et plus rien à en attendre. Mais le conseil, à tout risque, elle pourrait le déchaîner

h. 12

à l'accoutumée  
de penser qu'on  
pas. La vie est  
légère, douce et  
à l'ère. Parait  
extrême. Char  
amour serais  
inaltérable et  
comme l'amour  
les jours passés  
Dieu, à rompre  
Dieu, on a  
s'appuie un  
Il dit  
de l'aveir ont  
le savoir, qui  
qu'il n'y a de  
l'imagination  
à de telles he  
plus beaux re  
Mais le bonhe



encore ; elle s'aît mieux que tout autre comment on peut le réprimer. Je dis le réprimer non seulement matériellement, dans les rues, pour un jour, mais moralement, dans les esprits, pour l'avenir. L'Europe orientale, qui redoute et combat ce mal avec tant d'ardeur, ne s'aît pas ~~elle-même~~ à quel point il est profond, général, là où il se cache comme là où il éclate, et combien notre concours, notre concours sincère et prudent, est indispensable pour le guérir partout. Et je n'hésite pas à dire que la France a déjà donné, à cet égard, des preuves de savoir faire comme de bon vouloir ; et elle en donnerait bien davantage si elle recueillait partout le juste fruit de sa résistance.

Quant à l'avenir diplomatique et territorial de l'Europe, je n'en sais rien ; personne n'en sait rien. Il n'y pense pas, personne n'y peut penser activement aujourd'hui. Mais il est évident que, des Puissances européennes, la France est celle dont les intérêts permanents, les desirs possibles sont le moins opposés, le plus aisément conciliables avec les intérêts et les desirs Russes. Il n'y a point là, dans l'état actuel de l'Europe, de quoi fonder dès aujourd'hui, et pour le présent, un système, une politique. Il y a, à coup sûr, motif puissant motif de rester en mesure pour l'avenir. Rester en mesure, se trouver toujours libre, toujours

prêt, ne pas de créer lui-même, et d'avance, des embarras,  
des obstacles, c'est, je crois, la première sagesse, telle dans  
on recueille le plus sûrement le fruit, que l'on se  
on regrette le plus d'avoir oublié, celle qui convient  
surtout à un gouvernement qui se vante, et avec  
raison, de la persévérance et de l'exactitude de ses  
qu'il apporte dans ses desseins.

Voilà de bien sages paroles, n'est ce pas? le n'est  
pas sur celle-là que je veux rester avec vous.  
J'attends votre lettre dans deux heures. Je ne vous  
dirai rien qu'à quatre.

10h 1/2

Ah, remplissez quatre pages d'adieu; et n'y en avez  
jamais autant que j'en veux. Et vous avez bien  
raison. Vos paroles valent mille fois mieux que tous  
mes raisonnements. Mais aussi je m'ennuie infiniment  
de vos raisonnements. Et les prends quand je n'ai pas  
une lettre à votre cher, adieu, adieu. Adieu. (3)